

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection 1724c : Le dénouement imprévu](#)[Collection FR. Le dénouement imprévu : éditions et mises en scène françaises](#)[Item 1727 : Le dénouement imprévu \(editio princeps\)](#)

1727 : Le dénouement imprévu (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

54 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#) 1727 : *Le dénouement imprévu* (editio princeps), 1727

Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/898>

Métadonnées Dublin Core

Description Marivaux, *Le dénouement imprévu*, A Paris, Chez Noël Pissot, 1727.

Date [1727](#)

Genre [Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés *Editio princeps*

Couverture Paris

Langue Français

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fiche Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Contributeur Ranzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légales Fiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage

à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

LE
DENOUEMENT
IMPREVU
COMEDIE

D'UN ACTE.

2. Fev. 1724. - Marivaux.



Y. 5743.
#A

A PARIS,

Chez NOEL PISSOT, Quay de Conty,
à la descente du Pont-Neuf, au coin de
la rue de Nevers, à la Croix d'or.

M. DCC. XXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

P94/2928



ACTEURS.

M^r ARGANTE.

M^{lle} ARGANTÈ, *filles de Mr
Argante.*

DORANTÈ, } *Amans de Mlle
ERASTE, } Argante.*

M^c PIERRE, *Fermiér de Mr Ar-
gante.*

LISÈTTE, *Suivante de Mlle Ar-
gante.*

CRISPIN, *Valét d'Eraste.*

UN DOMESTIQUE *de Mr
Argante.*

La Scène est à



LE
DENOUEMENT
IMPREVU
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, M^e PIERRE.

DORANTE *d'un air désolé.*

JE suis au désespoir, mon pauvre M^e Pierre, je ne sçai que devenir.

M^e PIERRE.

Eh marguenne, arrêtez-vous donc, voute lamentation me corromp toute ma balle humeur.

A

2 LE DENOUEMENT IMPREVU

DORANTE.

Que veux-tu ? j'aime Mademoiselle Argante plus qu'on n'a jamais aimé, je me voi à la veille de la perdre, & tu ne veux pas que je m'afflige ?

M^e PIERRE.

En sçait bian qu'il faut parfois s'affliger ; mais faut y aller pûs belleinent que ça ; car moi, j'aime itou Lisette, voyez-vous ; en dit que stila qui veut épouser Mademoiselle Argante, a un valet ; si le Maître épouse nôtre Demoiselle, il l'emmenera à son Châtiau, Lisette suivra, la vela emballée pour le voyage, & c'est autant de perdu pour moi, que ce balot-là ; ce guiable de valet en fera son proufit. Je vois tout ça fixiblement clair ; stanpendant, je me tians l'esprit ferme ; je bataille contre le chagrin, je me dis que tout ça n'est rian, que ça n'arrivera pas ; mais morgué quand je vous entens geindre, ça me gâte le courage. Je me dis, Piarre, tu ne prens point de souci, mon ami, & c'est que tu t'engeolles ; si tu faisois bian, tu en prenrois ; j'en prens donc : tenez tout en parlant de chouse & d'autre, vela-t'il pas qu'il me prend envie de pleurer, & c'est vous qui en êtes cause.

DORANTE.

Helas, mon enfant ! rien n'est plus sûr que

COMEDIE. 3

notre malheur ; l'époux qu'on destine à Mademoiselle Argante doit arriver aujourd'hui , & c'en est fait ; Mr Argante , pour marier sa fille , ne voudra pas seulement attendre qu'il soit de retour à Paris.

M^e PIERRE.

C'en est donc fait : queu piqué que noute vie , Mr Dorante ; mais pourquoi est-ce que Mr Argante , noute Maître , ne veut pas vous bailler sa fille ? vous avez une bonne Metairie ici , vous estes un joli garçon , une bonne pâte d'homme , d'une belle & bonne profession ; vous plaidez pour le monde : Il est bian vrai queu n'estes pas chanceux , vous pardez vos causes ; mais que faire à ça ? un autre les gagne ; tant pis pour ceti-ci , tant mieux pour ceti-là : tant pis & tant mieux font aller le monde : à cause de ça faut-il refuser sa fille aux gens ? Est-ce que le futur est plus riche que vous ?

DORANTE.

Non , mais il est gentilhomme , & je ne le suis pas.

M^e PIERRE.

Pargué je vous trouve pourtant fort gentil , moi.

DORANTE.

Tu ne m'entens point. Je veux dire qu'il n'y a point de Noblesse dans ma famille.

A ij

4 LE DENOUEMENT IMPREVU

M^e PIERRE.

Eh bian , boutez-y-en , ça est-il si char pour s'en faire faute !

DORANTE.

Ce n'est point cela , il faut être d'un sang noble.

M^e PIERRE.

D'un sang noble ? queu guiable d'invention , d'avoir fait comme ça du sang de deux façons , pendant qu'il viant du même ruisseau.

DORANTE.

Laiſſons cet article-là ; j'ai beſoin de toi. Je n'oſerois voir Mademoiſelle Argante auſſi ſouvent que je le voudrois , & tu me feras plaſiſir de la prier de ma part , de conſentir à l'expedient que je lui ai donné.

M^e PIERRE.

Oh vartigué , laiſſez-moi faire , je parlerons au pere itou : il n'a qu'à venir avec ſon ſang noble , comme je vous le rembarrai. Je nous traitons tous deux ſans çarimonie ; je ſis ſon Farmier , & en cette qualité , jons le parvilege de l'aſſiſter de mes avis ; je ſis accoûtume à ça ; il me conte ſes affaires ; je le gouvarne , je le reprimande ; il eſt bavard & rêtu ; moi je ſuis roide & prudent ; je li diſ , il faut que ça ſoit , le bon ſens le veur ; là-deſſus il ſe démene , je hoche la tête , il ſe fâche , je m'emporte ,

C O M E D I E 5

il me répart, je li repars : tais - toi ; non morgué ; morgué si ; morgué non ; & pis il jure , & pis je li rens : ça li établit une bonne opinion de mon çarvieu , qui l'empêche d'aller à l'encontre de mes volontez ; & il a raison de m'obéir ; car en vérité , je sis fort judicieux de mon naturel sans que ça paroisse ; ainsi je varrons ce qu'il en fera.

D O R A N T E.

Si tu me rends service là-dedans , M^e Pierre , & que Mademoiselle Argante n'épouse pas l'homme en question , je te promets d'honneur , cinquante pistoles en te mariant avec Lisette.

M^e P I E R R E.

Monsieur Dorante , vous avez du sang noble , c'est moi qui vous le dit ; ça se connoît aux pistoles que vous me pourmettez , & ça se prouvera tout à fait quand je les recevrons.

D O R A N T E.

La preuve t'en est sûre ; mais n'oublie pas de presser Mademoiselle Argante sur ce que je t'ai dit.

M^e P I E R R E.

Tatiguienne , dormez en repos , & n'en pardez pas un coup de dent ; si elle bronchoir , je li revaudrois ; la bonne femme de mere , elle est deffunte , & cette fille-ci qu'elle a eu , elle est par consequent la fille

A iij

6 LE DENOUEMENT IMPREVU
de Monsieur Argante, n'est-ce pas ?

DORANTE.

Sans doute.

M^e PIERRE.

Sans doute. Je le veux bien iron, je n'empêcherai rien, je suis de tout bon accord ; mais si je voulais souffler une petite brelochette dans l'oreille du papa, il varroit bien que Mademoiselle Argante est la fille de sa mère ; mais vela tout.

DORANTE.

Cela n'aboutit à rien, songes seulement à ce que je te promets.

M^e PIERRE.

Où, je songerons toujours à cinquante pistoles ; mais touchez-moi un petit mot de l'expédient qu'on dites.

DORANTE.

Il est bizarre, je l'avoue ; mais c'est l'unique ressource qui nous reste. Je voudrois donc, que pour dégouter le futur, elle affectât une sorte de maladie, un dérangement, comme qui diroit des vapeurs.

M^e PIERRE.

Dites à la franquette qu'on voudrais qu'elle fût la folle. Vela bien de quoi ! ça ne coûte rien aux femmes ; par bonheur elles ont un esprit d'un merveilleux acabit pour ça, & Mademoiselle Argante nous fournira de la folie tant que j'en voudrons,

COMEDIE.

7

fon çarviau la met à même. Mais vela son
pere, ôtez-vous de par ici, tantôt je vous
rendrons réponse.



SCENE II.

Mr ARGANTE, M^c PIERRE.
Mr ARGANTE.

A Vec qui étois-tu là?

M^c PIERRE.

Eh voir, j'étois avec queuquun.

Mr ARGANTE.

Eh qui est-il, ce quelqu'un?

M^c PIERRE.

Aga donc, il faut bian que ce soit une
parsonne.

Mr ARGANTE.

Mais je veux sçavoir qui c'étoit; car je
me doute que c'est Dorante.

M^c PIERRE.

Oh bian, cette dourance-là, prenez que
c'est une çartitude; vous ni pardrez rian.

Mr ARGANTE.

Que vient-il faire ici?

M^c PIERRE.

M'y voir.

A ùij

8 LE DEVOUEMENT. IMPREVU

M^r ARGANTE.

Je lui ai pourtant dit, qu'il me feroit plaisir de ne plus venir chez moi.

M^c PIERRE.

Et si ce n'est pas son envie de vous faire plaisir, est-ce que les volontez ne sont pas libres ?

M^r ARGANTE.

Non ; elles ne le sont pas ; car je lui défendrai d'y venir davantage.

M^c PIERRE.

Bon, je li défendrai. Il vous dira qu'il ne dépend de personne.

M^r ARGANTE.

Mais vous dépendez de moi, vous autres, & je vous défens de le voir & de lui parler.

M^c PIERRE.

Quand je serons aveugles & muets, je ferons voutre commission, Monsieur Argante.

M^r ARGANTE.

Il faut toujours que tu raisonne.

M^c PIERRE.

Que voulez-vous ? j'ons une langue, & je m'en sars ; tant que je l'aurai je m'en servirai ; vous me chicannez avec la voute, peut-être que je vous lanterne avec la mienne.

COMEDIE. 9

Mr ARGANTE.

Ah, je vous chicanne ! c'est-à-dire, M^e Pierre, que vous n'êtes pas content de ce que j'ai congédié Dorante ?

M^e PIERRE.

Je n'approuve rien que de bon, moi.

Mr ARGANTE.

Je vous dis ; il faudra que je dispose de ma fille à sa fantaisie.

M^e PIERRE.

Acoutez, peut-être que la raison le voudroit, mais votre avis est bien plus raisonnable que le sien.

Mr ARGANTE.

Comment donc ? Est-ce que je ne la marie pas à un honnête homme ?

M^e PIERRE.

Bon ; le vela bien avancé d'être honnête homme ; il n'y a que les couquins qui ne sont pas honnêtes gens.

M. ARGANTE.

Tais-toi, je ne suis pas raisonnable de t'écouter ; laisse-moi en repos, & va-t-en dire aux Musiciens que j'ai fait venir de Paris, qu'ils se tiennent prêts pour ce soir.

M^e PIERRE.

Qu'est qu'on en voulez faire de leur Musique ?

10 LE DENOUEMENT IMPREVU.

Mr ARGANTE.

Ce qu'il me plaît.

M^e PIERRE.

Est-ce qu'ou voulez danser la bourée avec ces Violoneux ? ça n'est pas permis à un Maître de Maison.

Mr ARGANTE.

Ah , tu m'impatiente !

M^e PIERRE.

Parguenne & vous itou : tenez , juse trop mon esprit après vous ; par la mardi voute Farme & tous les animaux qui en dépendont , me baillont moins de peine à gouverner que vous tout seul ; par ainsi , prenez un autre Farmier : je varrons un peu ce qu'il en fera , quand vous ne serez pûs à ma charge.

Mr ARGANTE.

Fort bien ! me quitter tout d'un coup dans l'embaras où je suis , & le jour-même que je marie ma fille ; vous prenez bien votre tems , après toutes les bontez que j'ai eûes pour vous.

M^e PIERRE.

Voirement des bontés ! si je comptions ensemble , vous m'en deveriez pûs de deux douzaines , mais gardez-les , & grand bian vous fasse.

Mr ARGANTE.

Mais enfin , pourquoi me quitter ?

COMEDIE.

II

M^c PIERRE.

C'est que mes bonnes qualités sont entarrées avec vous ; c'est qu'on voulez marier voute fille à voute tête, en lieu de la marier à la mienne ; & drès qu'on ne voulez pas me complaire en ça, drès que ma raison ne vous fart de rian, & qu'ou prétendez être le Maître par-dessus moi, qui sis prudent ; drès qu'ou allez toujours voute chemin maugré que je vous retienne par la bride, je pars mon temps cheux vous.

Mr ARGANTE.

Me retenir par la bride ! Belle façon de s'exprimer !

M^c PIERRE.

C'est une petite similitude qui vient fort à propos.

Mr ARGANTE.

C'est ma fille qui vous fait parler ; je le voi bien ; mais il n'en fera pourtant que ce que j'ai résolu ; elle épousera aujourd'hui celui que j'attens. Je lui fais un grand tort, en vérité, de lui donner un homme pour le moins aussi riche que ce faineant de Dorante, & qui avec cela est Gentilhomme.

M^c PIERRE.

Ah ! nous y vela donc à la Gentilhommerie ? Eh fy, noute Monsieur ! ça est vilain à voute âge, de bailler comme ça dans la bagatelle ; en vous amuse comme

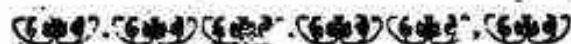
12 LE DENOUEMENT IMPREVU

un enfant avec un joujou. Jamais je n'endurerai ça ; voyez-vous, Monsieur Dorante est amoureux de votre fille ; elle est amoureuse de lui ; il faut qu'ils voyons le bout de ça. Hier encore , sous le barcien de votre jardin , je les entendois (*à part*) farçons - li d'une bourde) ma mie , se li disoit-il , votre pere veut donc vous bailler un autre homme que moi ? Eh , vraiment oui , ce faisoit-elle. Eh que dites-vous de ça , ce faisoit-il ? Eh qu'en pourrois-je dire , ce faisoit-elle ? Mais si vous m'aimez bien , vous lui dirais qu'on ne le voulez pas. Hélas , mon grand ami , je lui ai tant dit ! mais bref , à la parfin que ferez-vous ? Eh je n'en sçai rien ! J'en mourrai , ce dit-il. Et moi itou , ce dit-elle. Quoi , je mourrons donc ? Votre pere est bien terrible. Que voulez-vous ? comme on me l'a baillé , je l'ai prins

Mr ARGANTE *en colere , & s'en allant.*

L'impertinente , avec son amant , & toi encore plus impertinent de me rapporter de pareils discours ; mais mon gendre va venir , & nous verrons qui sera le Maître.





S C E N E III.

M^{lle} ARGANTE, LISETTE,
M^c PIERRE.

M^{lle} ARGANTE.

IL me semble que mon pere soit fâché
d'avec toi. De quoi parliez-vous ?

M^c PIERRE.

De voute nôce avec le fils de ce Gentil-
homme.

LISETTE.

Eh bien !

M^c PIERRE.

Eh bian ! je ne sçais qui l'a enhardi ;
mais il n'est pas si timide que de coutume
avec moi ; il m'a bravement injurié , &
baillé le sobriquet d'impairinent , & m'a
enchargé de dire à Mademoiselle Argante
qu'elle est une sottise ; & pisque la vela , je
li fais ma commission.

LISETTE à *Mademoiselle Argante.*

Là-dessus , à quoi vous déterminez-
vous ?

M^{lle} ARGANTE.

Je ne sçai , mais je suis au desespoir de

14 LE-DENOUEMENT IMPREVU

me voir en danger d'épouser un homme que jé n'ai jamais vû , & seulement parce qu'il est le fils de l'ami de mon pere.

M^e P I E R R E.

Tenez , tenez , il n'y a point de détermination à ça j'avons arrêté Monsieur Dorante & moi , ce qu'ou devez faire , & vela c'en que c'est. Il faut qu'ou deveniais folle ; ça est conclu entre nous ; il n'y a pûs à dire , non , faut parachever : allons , avancez-nous , en attendant queuque petit échantillon d'extravagance pour voir comment ça fait : en dit que les vapeurs sont bonnes pour ça , montrez-m'en une.

M^le A R G A N T E.

Oh , laisse-moi , je n'ai point envie de rire.

L I S E T T E.

Va , ne t'embarasse pas ; nous autres femmes , pour faire les folles , avons-nous besoin d'étudier notre rôle ?

M^e P I E R R E.

Non ; je sçavons bian vos facultez , mais niamporte , il s'agit d'avoir l'esprit pûs corné que de coûtume. Lisette , sarmone-là un peu là-dessus , & songe toujours à noute amiquié ; ça ne fait que croître & embellir cheux moi quand je te regarde.

L I S E T T E.

Je t'en fais mes complimens.

M^c PIERRE.

Adieu. Notre Maître est sourti, je pense. Je vas revenir, si je puis, avec Monsieur Dorante.



SCENE IV.

M^{lle} ARGANTE, LISETTE.

LISETTE.

CA, faites vos réflexions. Consentez-vous à ce qu'on vous propose ?

M^{lle} ARGANTE.

Je ne sçaurois m'y résoudre. Jouer un rôle de folle. Cela est bien laid.

LISETTE.

Eh mort de ma vie ! trouvez-moi quelqu'un qui ne joue pas ce rôle-là dans le monde. Qu'est-ce que c'est que la société entre nous autres, honnêtes gens, s'il vous plaît ? N'est-ce pas une assemblée de fous paisibles qui rient de se voir faire, & qui pourtant s'accordent ? Eh bien, mettez-vous pour quelques instans de la coterie des fous revêches, & nous dirons nous autres, la tête lui a tourné.

16 LE DENOUEMENT IMPREVU
M^{lle} ARGANTE.

Tu as beau dire , cela me repugne.

L I S E T T E.

Je croi qu'effectivement vous avez raison. Il vaut mieux que vous épousiez ce jeune rustre que nous attendons. Que de repos vous allez avoir à la campagne ! Plus de toilette ; plus de miroir ; plus de boëtte à mouche : cela ne rapporte rien. Ce n'est pas comme à Paris , où il faut tous les ma'ins recommencer son visage , & le travailler sur nouveaux frais. C'est un embarras que tout cela ; & on ne l'a pas à la campagne : il n'y a là que de bons gros cœurs , qui sont francs , sans façon , & de bon appétit. La maniere de les prendre est très-aisée. Une face large , massive , en fait l'affaire ; & en moins d'un an , vous aurez toutes ces mignardises convenables.

M^{lle} A R G A N T E.

Voilà de fort jolies mignardises.

L I S E T T E.

J'oublois le meilleur. Vous aurez parfois des galans houbereaux , qui viendront vous rendre hommage , qui boiront du vin pur à votre santé ; mais avec des contorsions... Vous irez vous promener avec eux , la petite canne à la main , le manteau troussé de peur des crottes ; ils vous aideront à sauter le fossé , vous diront que vous êtes adroite ,

adroite, remplie de charmes & d'esprit, avec tout plein d'équivoques spirituels, qui brocheront sur le tout. Qu'en dites vous ? Prenez votre parti, sinon, je recommence ; & je vous nomme tous les animaux de votre Ferme ; jusqu'à votre mari.

M^{lle} ARGANTE.

Ah, le vilain homme !

LISETTE.

Allons vite ; choisissez de quel genre de folie vous voulez le dégoûter ; il va venir, comme vous sçavez, & vous aimez Dorante, sans doute ?

M^{lle} ARGANTE.

Mais oui, je l'aime ; car je ne connois que lui depuis quatre ans.

LISETTE.

Mais oui, je l'aime. Qu'est-ce que c'est qu'un amour qui commence par mais, & qui finit par car ?

M^{lle} ARGANTE.

Je m'explique comme je sens. Il y a si long-tems que nous nous voyons ; c'est toujours la même personne, les mêmes sentimens : cela ne pique pas beaucoup ; mais au bout du compte, c'est un bon garçon ; je l'aime quelquefois plus, quelquefois moins, quelquefois point du tout ; c'est suivant : quand il y a long-tems que je ne l'ai vu, je le trouve bien aimable ; quand

B

18 LE DENOUEMENT IMPREVU.

je le vois tous les jours, il m'ennuye un peu, mais cela se passe, & je m'y accoutume : s'il y avoit un peu plus de mouvement dans mon cœur, cela ne gêneroit rien pourtant.

L I S E T T E.

Mais n'y a-t-il pas un peu d'inconstance là-dedans ?

M^{lle} A R G A N T E.

Peut-être bien ; mais on ne met rien dans son cœur, on y prend ce qu'on y trouve.

L I S E T T E.

Chemin faisant, je rencontre de certains visages qui me remuent, & celui de Pierrot ne me remue point. N'êtes-vous pas comme moi ?

M^{lle} A R G A N T E.

Voilà où j'en suis. Il y a des physionomies qui font que Dorante me devient si insipide ; & malheureusement dans ce moment-là, il a la fureur de m'aimer plus qu'à l'ordinaire : moi, je voudrois qu'il ne me dît rien ; mais les hommes savent-ils se gouverner avec nous ? ils sont si mal adroits ! ils viennent quelquefois vous accabler d'un tas de sentimens langoureux, qui ne font que vous affadir le cœur : on n'oseroit leur dire, allez-vous-en ; laissez-moi en repos ; vous vous perdez : ce seroit même une charité que de leur dire cela ;

mais point ; il faut les écouter , n'en pouvoir plus , étoufer , mourir d'ennui & de sa-
cieté pour eux : le beau profit qu'ils font
là ! Qu'est-ce que c'est qu'un homme ;
toujours rendre , toujours disant , je vous
adore , toujours vous regardant avec pas-
sion , toujours exigeant que vous le regar-
diez de même ? le moyen de soutenir cela ?
Peut-on sans cesse dire , je vous aime ? on
en a quelquefois envie , & on le dit ; après
cela l'envie se passe , il faut attendre qu'elle
revienne.

L I S E T T E.

Mais enfin , épouserez-vous le Cam-
pagnard ?

Mlle A R G A N T E.

Non , je ne sçaurois souffrir la campagne,
& j'aime mieux Dorante , qui ne quittera
jamais Paris. Après tout , il ne m'ennuye
pas toujours , & je serois fâchée de le
perdre.

L I S E T T E.

Je voi Pierrot , qui revient bien intri-
gué.





SCENE V.

Mlle ARGANTE, LISETTE,
M^c PIERRE.

LISETTE.

Où est Dorante ?

M^c PIERRE.

Hélas ! il est en chemin pour venir ici ; & moi, Mademoiselle Argante, je viens pour vous dire, que ce garçon-la n'a pas encore trois jours à vivre.

Mlle ARGANTE.

Comment donc ?

M^c PIERRE.

Où, & s'il m'en veut croire, il fera son testament dès ce soir ; car s'il alloit passer sans le dire au Tabellion, j'aimerois autant qu'il ne mourir pas ; ce ne seroit pas la peine, & ça me fâcheroit trop ; en lieu que s'il me laissoit quelque chose, ça feroit que je me lamenterois plus agréablement sur lui.

LISETTE.

Dis donc ce qui lui est arrivé.

Mlle ARGANTE.

Est-il malade ? empoisonné ? blessé ?
Parles.

M^e PIERRE.

Attendez, que je reprenne vigueur ;
car moi qui veut hériter de li, je fis si dé-
couragé, si déconfit, que je fis d'avis itou,
de coucher mes darnieres volontez sur de
l'écriture, afin de laisser mes nippes à Li-
sette.

LISETTE.

Allons, allons, nigaud, avec ton testa-
ment & tes nippes ; il n'y a rien que je
haïsse tant, que des darnieres volontez.

Mlle ARGANTE.

Eh, ne l'interromps pas ? j'attens qu'il
nous dise l'état où est Dorante.

M^e PIERRE.

Ah, le pauvre homme ! la diète le par-
dra.

LISETTE.

Eh ! depuis quand fait-il diète ?

M^e PIERRE.

De ce matin.

LISETTE.

Peste du benêt !

M^e PIERRE.

Tenez, le vela. Voyez qu'eu mine il a !
comme il est blafard !



SCENE VI.

Mlle ARGANTE, DORANTE,
LISETTE, M^c PIERRE.

DORANTE *d'un air affligé.*

JE suis au désespoir, Madame ; votre Fermier m'a fait un récit qui m'a fait trembler. Il dit que vous refusez de me conserver votre main , & que vous ne voulez pas en venir à la seule ressource qui nous reste.

Mlle ARGANTE.

Eh bien , remettez-vous, j'extravaguerai ; la comédie va commencer ; êtes-vous content ?

M^c PIERRE.

Alle extravaguera , Monsieur Dorante , alle extravaguera. Queu plaisir ! je varrons la comédie ; alle fera le Poalichinelle ; Queu contentement ! Je rirons comme des fous. Il faut extravaguer tretous au moins.

DORANTE.

Vous me rendez la vie , Madame ; mais

COMÉDIE.

de grace , l'amour seul a - t - il part à ce que vous allez faire ?

Mlle ARGANTE.

Eh ! ne sçavez-vous pas bien que je vous aime , quoique j'oublie quelquefois de vous le dire ?

DORANTE.

Eh ! pourquoi l'oubliez-vous ?

Mlle ARGANTE.

C'est que cela est fini , je n'y songe plus.

LISETTE.

Eh ! oui ; cela va sans dire : retirons-nous , je croi que votre pere est revenu ; vous pouvez l'attendre : mais il n'est pas à propos qu'il nous voye , nous autres.

DORANTE.

Adieu , Madame ; songez que mon bonheur dépend de vous.

Mlle ARGANTE.

J'y penserai , j'y penserai , allez-vous-en. (*seule*) Nous verrons un peu ce que dira mon pere , quand il me verra folle. Je croi qu'il va faire de belles exclamations ; heureusement sur le sujet dont il s'agit , il m'a déjà vu dans quelques écarts , & je croi que la chose ira bien ; car il s'agit d'une malice , & je suis femme ; c'est de quoi réussir : le voilà ; prenons une contenance qui prépare les voyes.



SCENE IX.

M. ARGANTE, Mlle ARGANTE
bâtant la mesure de son pied.

M. ARGANTE.

Q Ue faites - vous là , Mademoi-
selle ?

Mlle ARGANTE.

Rien.

M. ARGANTE.

Rien ? belle occupation !

Mlle ARGANTE.

Je vous défie pourtant de critiquer
rien.

M. ARGANTE.

Quelle étourdie ! comme vous voilà
faite ?

Mlle ARGANTE.

Faite au tour , à ce qu'on dit.

M. ARGANTE.

Hé ! je croi que vous plaisantez.

Mlle ARGANTE.

Non , je suis de mauvaise humeur ; car
je n'ai pu jouer du clavecin ce matin.

M. Argante.

M. ARGANTE.

Laissez-là votre clayecin ; mon gendre arrive , & vous ne devez pas le recevoir dans un ajustement aussi négligé.

Mlle ARGANTE.

Ah , laissez-moi faire ; le négligé va au cœur . . . Si j'étois ajustée , on ne verroit que ma parure , dans mon négligé , on ne verra que moi , & on n'y perdra rien.

M. ARGANTE.

Oh , oh ! que signifie donc ce discours-là ?

Mlle ARGANTE.

Vous haussez les épaules , vous ne me croyez pas , je vous convaincray , papa.

M. ARGANTE.

Je n'y comprends rien. Ma fille ?

Mlle ARGANTE.

Me voilà , mon pere.

M. ARGANTE.

Avez-vous dessein de me jouer ?

Mlle ARGANTE.

Qu'avez-vous donc ? Vous m'appellez , je vous répons ; vous vous fâchez , je vous laisse faire. De quoi s'agit-il ? Expliquez-vous. Je suis là , vous me voyez , je vous entends ; que vous plaît-il ?

M. ARGANTE.

En vérité , sçais-tu bien que si on t'écoutoit , on te prendroit pour une folle ?

C

26. LE DEVOUEMENT IMPREVU

Mlle ARGANTE.

Eh, eh, eh,

Mr ARGANTE.

Eh, eh. Il n'est pas question d'en rire ;
cela est vrai.

Mlle ARGANTE.

J'en pleurerai, si vous le jugez à propos. Je croyois qu'il en falloit rire ; je suis dans la bonne foy.

Mr ARGANTE.

Non ; il faut m'écouter.

Mlle ARGANTE *le salue.*

C'est bien de l'honneur à moi, mon pere.

Mr ARGANTE.

Qu'on a de peines avec les enfans ?

Mlle ARGANTE.

Eh ! vous ne vous vantez de rien ; mais je crois que vous n'en avez pas mal donné à mon grand-pere ; vous étiez bien semillant.

Mr ARGANTE.

Taisez-vous, petite fille.

Mlle ARGANTE.

Les petites filles n'obéissent point, mon pere ; & puisque j'en suis une, je ferai ma charge, & me gouvernerai, s'il vous plaît, suivant l'épithète que vous me donnez.

Mr ARGANTE.

La patience m'échappera.

M^{lle} ARGANTE.

Calmez-vous , je me tais ; voilà l'agrément qu'il y'a d'avoir affaire à une personne raisonnable !

Mr ARGANTE.

Je ne sçais où j'en suis , ni où elle prend tant d'impertinences : quoiqu'il en soit , finissons ; je n'ai qu'un mot à vous dire : préparez-vous à recevoir celui qui vient ici vous épouser.

M^{lle} ARGANTE.

Ce discours-là me fait ressouvenir d'une chanson qui dit : Préparons-nous à la fête nouvelle.

Mr ARGANTE *étonné long-tems.*

J'attends que vous ayez achevé votre chanson.

M^{lle} ARGANTE.

Oh ! voilà qui est fait ; ce n'étoit qu'une citation que je voulois faire.

Mr ARGANTE.

Vous sortez du respect que vous me devez , ma fille.

M^{lle} ARGANTE.

Seroit-il possible ! moi , sortir du respect ! Il me semble qu'en effet , je dis des choses extraordinaires ; je croi que je viens de chanter : remettez-moi , mon pere ; où en étions-nous ? Je me retrouve : Vous m'avez proposé , il y a quelques jours , un

C ij

28 LE DENOUEMENT IMPREVU

mariage qui m'a bouleversé la tête à force d'y penser ; tout rompu qu'il est , je n'en sçaurois revenir , & il faut que j'en pleure.

M. ARGANTE.

Oh , oh ! cela seroit-il de bonne foy , ma fille ? D'où vient tant de repugnance pour un mariage qui t'est avantageux ?

M^{lle} ARGANTE.

Eh ! me le proposeriez-vous , s'il n'étoit pas avantageux ?

M. ARGANTE

Je fais le tout pour ton bien.

M^{lle} ARGANTE *pleurant.*

Et cependant , je vous paye d'ingratitude.

M. ARGANTE.

Va , je te le pardonne , c'est un petit travers qui t'a pris.

M^{lle} ARGANTE.

Continuez , allez votre train , mon pere , continuez , n'écoutez pas mes dégouts , tenez ferme , point de quartier : courage , dites je veux , grondez , menacez , punissez , ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis ; je vous charge de tout ce qui m'arrivera.

M^r ARGANTE *attendri.*

Va , mon enfant , je suis content de tes dispositions , & tu peux t'en fier à moi ; je te donne à un homme avec qui tu seras heu-

reuse , & la campagne au bout du compte ,
a ses charmes aussi bien que la ville.

M^{lle} ARGANTE.

Par ma foy , vous avez raison.

Mr ARGANTE.

Par ma foy ! De quel t^{em}ps te fers-tu-
là ? je ne te l'ai jamais entendu dire , & je
ferois fâché que tu t'en servis devant mon
gendre futur.

M^{lle} ARGANTE.

Ma foy , je l'ai crû bon , parce que c'est
votre mot favori.

Mr ARGANTE.

Il ne sied point dans la bouche d'une
fille.

M^{lle} ARGANTE.

Je ne le dirai plus ; mais revenons : con-
tez-moi un peu ce que c'est que votre gen-
dre ? N'est-ce pas cet homme des champs ?

Mr ARGANTE.

Encore ! Est-il question d'un autre ?

M^{lle} ARGANTE.

Je m' imagine qu'il accourt à nous comme
un Satyre.

Mr ARGANTE.

Oh ! je n'y sçaurois tenir. Vous êtes une
impertinente , il vous époufera , je le veux ,
& vous obéirez.

M^{lle} ARGANTE.

Doucement , mon pere , discutons froi-

30 LE DENOUEMENT IMPREVU.

dement les choses. Vous aimez la raison , j'en ai de la plus rare.

Mr ARGANTE.

Je vous montrerai que je suis votre pere.

Mlle ARGANTE.

Je n'en ai jamais douté , je vous dispense de la preuve ; tranquillisez-vous. Vous me direz , peut-être , que je n'ai que vingt ans , & que vous en avez soixante. Soit , vous êtes plus vieux que moi , je ne chicanne point là-dessus , j'aurai votre âge un jour ; car nous vieillissons tous dans notre famille. Ecoutez-moi , je me fers d'une supposition. Je suis Monsieur Argante , & vous êtes ma fille. Vous êtes jeune , étourdie , vive , charmante comme moi. Et moi , je suis grave , sérieux , triste , & sombre comme vous.

Mr ARGANTE.

Où suis-je ? & qu'est-ce que c'est que cela ?

Mlle ARGANTE.

Je vous ai donné des Maîtres de clavecin ; vous avez un gosier de rossignol : Vous dansez comme à l'Opera ; vous avez du goût , de la délicatesse ; moi du fouci & de l'avarice : vous lisez des Romans , des historiettes & des contes de Fées : moi des Edits , des registres & des

mémoires. Qu'arrive-t-il? Un vilain Fau-
ne, un Ours mal léché sort de sa tanière,
se présente à moi, & vous demande en
mariage. Vous croyez que je vai lui crier,
va-t-en. Point du tout. Je caresse la créa-
ture mauffade, je lui fais des complimens,
& je lui accorde ma fille. L'accord fait,
je viens vous trouver, & nous avons là-
dessus une conversation ensemble assez cu-
rieuse. La voici. Je vous dis: Ma fille?
Que vous plait-il, mon pere? Me répon-
dez-vous (car vous êtes civile & bien éle-
vée.) Je vous marie, ma fille. A qui donc;
mon pere? A un honnête magot, un ha-
bitant des forêts. Un magot, mon pere?
je n'en veux point. Me prenez-vous pour
une guenuche? Je chante, j'ai des appas;
& je n'aurois qu'un magot, qu'un sauvage?
Eh fy donc! Mais il est Gentilhomme.
Eh bien, qu'on lui coupe le cou. Ma fille,
je veux que vous le preniez. Mon pere,
je ne suis point de cet avis-là. Oh, oh,
friponne, ne suis-je pas le Maître? A cette
épithete de friponne, vous prenez votre
sérieux; vous vous armez de fermeté, &
vous me dites: vous êtes le Maître. *Dis-
tinguo.* Pour les choses raisonnables, oüy.
Pour celles qui ne le sont pas, non. On ne
force point les cœurs. Loy établie. Vous
voulez forcer le mien. Vous transgressez la

32 LE DENOUEMENT IMPREVU.

Loy. J'ai de la vertu, je la veux garder.
Si j'épousois votre magot, que devien-
drait-elle ? Je n'en sçai rien.

Mr ARGANTE.

Vous mériteriez que je vous misse dans
un Convent. Je pénétre vos desseins à pré-
sent, fille ingratta, & vous vous imagi-
nez que je serai la dupe de vos artifices ;
mais si tantôt j'ai lieu de me plaindre de
votre conduite, vous vous en repentirez
toute votre vie. Voilà ma réponse ; retirez-
vous.

Mlle ARGANTE *le saluant.*

Donnez-moi le tems de vous faire la ré-
verence, comme vous me l'auriez faite,
si vous aviez été à ma place.

Mr ARGANTE.

Marchez, vous dis-je.



S C E N E V I I I.

M. ARGANTE, CRISPIN ;
UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M Onsieur, il y a là-bas un valet, qui
demande à parler après vous.

M. ARGANTE.

Qu'il entre.

CRISPIN *paraît.*

Monfieur, je viens de dix lieues d'ici,
vous dire que je fuis votre ferviteur.

M. ARGANTE.

Cela n'en valoit pas la peine.

CRISPIN.

Oh, je vous fais excuse ! vous d'un côté,
Mademoifelle votre fille d'un autre ; vous
méritez fort bien vos dix lieues, ce n'est
que chacun cinq.

M. ARGANTE.

Qu'appellez-vous ma fille ? quelle part
a-t-elle à cela ?

CRISPIN.

Ventrebleu ! quelle part, Monfieur ?
fa part eft meilleure que la vôtre ; car nous
venons pour l'époufer.

M. ARGANTE.

Pour l'époufer !

CRISPIN.

Oüy. Le Seigneur Erafte mon Maître ;
l'époufera pour femme, & moi pour Mai-
treffe.

M. ARGANTE.

Ah, ah ! tu apartiens à Erafte ? tu es apa-
rament le garçon plaifant dont il m'a parlé ?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être fon associé. C'est

34 LE DENOUEMENT IMPREVU

lui qui ordonne, c'est moi qui exécute.

M. ARGANTE.

Je t'entends. Eh où est-il donc ? Est-ce qu'il n'est pas venu ?

CRISPIN.

Oh, que si, Monsieur ! mais par galanterie il a jugé à propos de se faire précéder par une espèce d'Ambassade, il m'a donné même quelques petits intérêts à traiter avec vous.

M. ARGANTE.

De quoi s'agit-il donc !

CRISPIN.

N'y a-t-il personne qui nous écoute ?

M. ARGANTE.

Tu le vois bien.

CRISPIN.

C'est que n'y a-t-il point de femmes dans la chambre prochaine.

M. ARGANTE.

Quand il y en auroit, peuvent-elles nous entendre ?

CRISPIN.

Vertuchou, Monsieur ! vous ne sçavez pas ce que c'est que l'oreille d'une femme. Cette oreille-là, voyez-vous, d'une demi lieuë entend ce qu'on dit, & d'un quart de lieuë ce qu'on va dire.

M. ARGANTE.

Oh bien, je n'ai ici que des femmes sourdes. Parles.

CRISPIN.

Oh ! la surdité lève tout scrupule ; & cela étant , je vous dirai sans façon , que Monsieur Erasme va venir ; mais qu'il vous prie de ne point dire à sa future que c'est lui , parce qu'il se fait un petit ragoût de la voir sous le nom seulement d'un ami dudit Monsieur Erasme ; ainsi ce n'est point lui qui va venir , & c'est pourtant lui , mais lui sous la figure d'un autre que lui : ce que je dis là n'est-il pas obscur ?

M. ARGANTE.

Pas mal ; mais je te comprends , & je veux bien lui donner cette satisfaction-là : qu'il vienne.

CRISPIN.

Je croi que le voilà : c'est lui-même. A présent je vais chercher mes balots & les siens ; mais de grace , avant que de partir , souffrez, Monsieur, que je vous recommande mon cœur, il est sans condition , daignez lui en trouver une.

M. ARGANTE.

Vas, vas, nous verrons.





S C E N E IX.

M. ARGANTE, ERASTE, M^c PIERRE,
L I S E T T E.

M. A R G A N T E.

JE vous attendois ici avec impatience ,
mon cher enfant.

E R A S T E.

Je m'y rends avec un grand plaisir ,
Monsieur. Crispin vous aura dit sans doute,
ce que je souhaite que vous m'accor-
diez.

M. A R G A N T E.

Oùy , je le sçai , & j'y consens ; mais
pourquoi cette façon ?

E R A S T E.

Monsieur , tout le monde me dit que
Mademoiselle Argante est charmante , &
tout le monde aparament ne se trompe pas ,
ainsi quand je demande à la voir sous cet
habit-ci , ce n'est pas pour vérifier si ce que
l'on m'a dit est vrai ; mais peut-être en
m'épousant , ne fait-elle que vous obéir ,
cela m'inquiète , & je ne viens sous un au-

tre nom l'assurer de mes respects ; que pour tâcher d'entrevoir ce qu'elle pense de notre mariage.

M. ARGANTE.

Eh bien, je vais la chercher.

ERASTE.

Eh ! de grace , n'y allez point ; je ne pourrois m'empêcher de soupçonner que vous l'auriez avertie. J'ai trouvé là-bas des ouvriers qui demandent à vous parler , si vous vouliez bien vous y rendre pour quelque tems.

M. ARGANTE.

Mais.....

ERASTE.

Je vous en supplie.

M. ARGANTE.

(à part) Je ne sçaurois croire que ma fille ose m'offenser jusqu'à certain point.

(à Eraste) Je me rends.

ERASTE.

Il me suffira que vous disiez à un Domestique qu'un de mes amis qui m'a précédé , souhaiteroit avoir l'honneur de lui parler.

M. ARGANTE.

Hola ! Pierrot ? Lisette ?

M^c Pierre & Lisette paroissent tous deux.

M^c PIERRE.

Qu'est-ce qu'ou nou voulez donc ?

38 LE DENOUEMENT IMPREVU

M. ARGANTE.

Que quelqu'un de vous deux aille dire
à ma fille que voici un des amis d'Erasle,
& qu'elle descende.

M^e PIERRE.

Cela ne se peut pas, elle a mal à son esto-
mach & à sa tête.

LISSETTE.

Oùy, Monsieur, elle repose.

ERASTE.

Je vous assure que je n'ai qu'un mot à
lui dire.

M^e PIERRE *à part.*

Helas ! comme il est douloureux.

M. ARGANTE.

Je viens de la quitter, & je veux qu'elle
descende. Allez-y. Lisette. (*à M^e Pierre*)
Et toi, va-t-en. (*à Erasle*) Je vous laisse
pour vous satisfaire. *Il sort.*

ERASTE.

Je vous ai une véritable obligation.
seul. Ce commencement me paroît triste.
J'ai bien peur que Mademoiselle Argante
ne se donne pas de bon cœur.





SCENE X.

ERASTE, M^c PIERRE.M^c PIERRE *revenant & regardant.*

à part. **L**E sieur Argante n'y est plus.
Avec toute permission, Monsieur l'ami de Monsieur le futur, en attendant que toute Demoiselle se requinque, agriez ma conversation pour vous aider à passer un petit bout de tems.

ERASTE.

Oùida, tu me paroît amusant.

M^c PIERRE.

Je ne sors pas tout-à-fait bête; le monde prend parfois de mes petits avis, & s'en trouve bien.

ERASTE.

Je n'en doute pas.

M^c PIERRE *riant.*

Tenez, vous avez une Philosophie de bonne apparence; j'estime qu'ou êtes un bon compere: vela ma pensée; permettez a libarté.

40 LE DENOUEMENT IMPREVU

ERASTE.

Tu me fais plaisir.

M^e PIERRE.

De queu vacation êtes-vous avec cet habit noir ? Est-ce Praticien ? ou Médecin ? tatez-vous le poux , ou bian la bourse ? Dépêchez-vous , le corps , ou les bians ?

ERASTE.

Je guéris du mal qu'on n'a pas.

M^e PIERRE.

Vous êtes donc Médecin ? tant mieux pour vous , tant pis pour les autres ; & moi , je sis le Farmier d'ici , & ce n'est tant pis pour parsonne.

ERASTE.

Comment ! mais tu as de l'esprit. Tu dis qu'on te consulte. Parbleu , dans l'occasion je te consulterois volontiers aussi.

M^e PIERRE.

Consultez-moi , pour voir , sur Monsieur Eraste.

ERASTE.

Que veux-tu que je te dise ? Il épouse la fille de Monsieur Argante.

M^e PIERRE.

Acoutez , estes-vous bian son ami à cet époux de fille.

ERASTE.

Mais je ne suis pas toujours fort content de lui , dans le fond ; & souvent il m'ennuye.

M^e Pierre.

M^e PIERRE.

Fy, c'est de la malice à lui.

ERASTE.

J'ai idée qu'on ne l'épousera pas d'un
trop bon cœur ici, & c'est bien fait.

M^e PIERRE.

Tout franc, je ne voulons point de ce
butord-là : Laissez venir le nigaud, je ly
gardons des rats.

ERASTE.

Qu'appelles-tu des rats ?

M^e PIERRE.

C'est que la fille de cians a eu l'avise-
ment de devenir ratiere ; alle a mis par
exprès, son esprit sans dessus dessous, sans
devant derrière, à celle fin, quand il la
varra, qu'il s'en retourne avec son sac &
ses quilles.

ERASTE.

C'est-à-dire qu'elle feindra d'être folle.

M^e PIERRE.

Vela c'en que c'est ; & si maugré la folie,
il la prend pour femme, n'y aura pûs de
rats ; mais ce qu'en mettra en lieu & place,
les vaura bien.

ERASTE.

Sans difficulté.

M^e PIERRE.

Stranpendant la fille est sage ; mais
quand on a bouté son amiquié ailleurs, &

D

42 LE DENOUEMENT IMPREVU.

qu'en a un mari en avartion , sage tant qu'ou vourez , il faut que sagesse dégar-pisse , & pis après toute voute medeçaine ne garira pas M. Erasfe du mal qui li sera fait , le paure niais : mais adieu ; veci voute ratiere qui viant , ça va bian vous divartir.



S C E N E X I.

M^{lle} ARGANTE, ERASTE.

ERASTE *à part.*

A H l'aimable personne ? Pourquoi l'ai-je vüe , puisque je la dois perdre ?

M^{lle} ARGANTE. *à part en entrant.*

Voilà un joli homme ! si Erasfe lui ressembloit , je ne ferois pas la folle.

ERASTE.

à part. Feignons d'ignorer ses dispositions. (*à M^{lle} Argante.*) Mademoiselle , Erasfe m'a chargé d'une commission dont je ne sçaurois que le loüer. Vous sçavez qu'on vous a destinés l'un à l'autre ; mais il ne veut jouïr du bonheur qu'on lui assure, qu'autant que votre cœur y souscira : c'est

COMEDIE.

43

un respect que le sien vous doit ; & que vous méritez plus que personne : daignez donc , Madame , me confier ce que vous pensez là-dessus , afin qu'il se conforme à vos volontez.

Mlle ARGANTE.

Ce que je pense , Monsieur , ce que je pense !

ERASTE.

Oùy ; Madame.

Mlle ARGANTE.

Je n'en sçai rien , je vous jure ; & malheureusement j'ai résolu de n'y penser que dans deux ans , parce que je veux me reposer. Dites-lui qu'il ait la bonté d'attendre , dans deux ans je lui rendrai réponse , s'il ne m'arrive pas d'accident.

ERASTE.

Vous lui donnez un terme bien long.

Mlle ARGANTE.

Hélas ! je me trompois ; c'est dans quatre ans que je voulois dire ; qu'il ne s'impatiente pas au moins , car je lui veux du bien , pourvu qu'il se tienné tranquille ; s'il étoit pressé , je lui en donnerois pour un siècle ; qu'il me menage , & qu'il soit docile , entendez-vous , Monsieur ? ne manquez pas aussi de l'assurer de mon estime. Sçait-il aimer ? a-t-il des sentimens ? de la figure ? est-il grand ? est-il petit ? On dit

D ij

44 LE DENOUEMENT IMPREVU

qu'il est chasseur : mais sçait-il l'Histoire ? Il verroit que la chasse est dangereuse. Acteon y perit pour avoir troublé le repos de Dianne. Hélas ! si l'on troubloit le mien, je ne sçauois que mourir. Mais à propos d'Erasme, me ferez-vous son portrait ? j'en suis curieuse.

ERASTE. *triste & soupirant.*

Ce n'est pas la peine, Madame ; il me ressemble trait pour trait.

Mlle ARGANTE *le regardant.*

Il vous ressemble ? bon cela, Monsieur.

ERASTE.

Ma commission est faite, Madame, je sçai vos sentimens, dispensez-vous du désordre d'esprit que vous affectez ; un cœur comme le vôtre, doit être libre, & mon ami fera au désespoir de l'extrémité où la crainte d'être à lui vous a réduite ; on ne sçauroit désapprouver le parti que vous avez pris ; l'autorité d'un pere ne vous a laissée que cette ressource, & tout est permis pour se sauver du danger où vous étiez : mais c'en est fait, livrez-vous au penchant qui vous est cher, & pardonnez à mon ami les frayeurs qu'il vous a données ; je vais l'en punir, en lui disant ce qu'il perd.

Il veut s'en aller.

Mlle ARGANTE.

à part. Oh, oh ! C'est assurément là

COMEDIE.

45

Erasle. (*Elle le rappelle.*) Monsieur ?

ERASTE.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner, Madame ?

Mlle ARGANTE.

Vous m'embarrassez. N'avez-vous que cela à me dire ? voyez ; je vous écouterai volontiers ; je n'ai plus de peur, vous m'avez rassurée.

ERASTE.

Il me semble que je n'ai plus rien à dire après ce que je viens d'entendre.

Mlle ARGANTE.

Je ne devois dire ce que je pense sur Erasle que dans un certain tems, & si vous voulez, j'abrégerai le terme.

ERASTE.

Vous le haïssez trop.

Mlle ARGANTE.

Mais pourquoi en êtes-vous si fâché ?

ERASTE.

C'est que je prens part à ce qui le regarde.

Mlle ARGANTE.

Est-il vrai qu'il vous ressemble ?

ERASTE.

Il n'est que trop vrai.

Mlle ARGANTE.

Consolez-vous donc.

46 LE DENOUEMENT IMPREVU

ERASTE.

Eh ! d'où vient me consolerois-je , Madame ? daignez m'expliquer ce discours.

Mlle ARGANTE.

Comment vous l'expliquer ? dites à Eraste que je l'attens , si vous n'avez pas besoin de sortir pour cela.

ERASTE.

Il n'est pas bien loin.

Mlle ARGANTE.

Je le croi de même.

ERASTE.

Que d'amour il aura pour vous , Madame , s'il ose se flater d'être bien reçu !

Mlle ARGANTE.

Ne tardez pas plus long-tems à voir ce qu'il en fera !

ERASTE.

Puis - je espérer que vous me ferez grace ?

Mlle ARGANTE.

J'en ai peut-être trop dit : mais vous ferez mon époux. Que ne vous ai-je connu plutôt.

ERASTE.

Avec quel chagrin ne m'en retournois-je pas ?

Mlle ARGANTE.

Est-il possible que je vous ai haï ! à quoi songiez-vous , de ne pas vous montrer ?

ERASTE.

Au milieu de mon bonheur il me reste
une inquiétude.

Mlle ARGANTE.

Dites ce que c'est , & vous ne l'aurez
plus.

ERASTE.

Vous vous gardiez , dit-on , pour un
autre que moi.

Mlle ARGANTE.

Vous demeurez à la campagne , & je
ne l'aimois pas avant que je vous eusse
connu ; il y a quatre ans que je connois
Dorante , l'habitude de le voir me l'avoit
rendu plus supportable que les autres hom-
mes ; il me convenoit , il aspirait à m'é-
pouser , & dans tout ce que j'ai fait , je
me gardois moins à lui , que je ne me sau-
vois du malheur imaginaire d'être à vous :
voilà tout ; êtes vous content ?

ERASTE à genoux.

Je vous adore ; & puisque vous haïs-
sez la campagne , je ne sçaurois plus la
souffrir.





SCENE XII.

M. ARGANTE, Mlle ARGANTE,
ERASTE, M^c PIERRE.

M. ARGANTE à M^c Pierre.

O H! oh! Ils font, ce me semble,
d'assez bonne intelligence.

M^c PIERRE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ça?
Ils se disent des douceurs.

M. ARGANTE.

Eh bien, ma fille, connois-tu Mon-
sieur?

Mlle ARGANTE.

Oüy, mon pere.

M. ARGANTE.

Et tu es contente?

Mlle ARGANTE.

Oüy, mon pere.

M. ARGANTE.

J'en suis charmé. Ne songeons donc
plus qu'à nous réjoûir, & que pour mar-
quer notre joye, nos musiciens viennent
ici commencer la fête.

M^c Pierre.

M^e PIERRE.

Voilà qui va fort ben. Ou estes contente. Voute pere, voute amant, tout ça est content : mais de tous ces biaux contentemens-là, moi, & M. Dorante, je n'y avons ni part, ni portion.

M. ARGANTE.

Laisse-là Dorante.

Mlle ARGANTE.

Si vous vouliez bien lui parler, mon pere, on lui doit un peu d'égard ; & cela me tireroit d'embarras avec lui.

M^e PIERRE.

Il m'avoit pourmis cinquante pistoles, si vous devenais sa femme ; baillez-m'en tant seulement soixante, & je l'y ferai vos excuses. Je ne vous surrais pas.

ERASTE.

Je te les donne de bon cœur, moi.

M^e PIERRE.

C'est marché fait ; chantez, & dansez à vostre aise, à cette heure, je n'y mets pùs d'empêchement.

Fin de la Comedie.

E

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux *le Dénouement imprévu*, Comedie
d'un Acte, qui peut être imprimée. A Paris le
3. Mars 1727.

BLANCHARD.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requetes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conceil, Prévôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé NOEL PISSOT Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Ouvrage qui a pour titre, *le Prince travesti, l'Héritier du Village, Annibal, le Dénouement imprévu* : Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des présentes ; Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel ; & de le vendre, faire vendre &

debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dud. Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquels vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre foy soit ajoutée comme

à l'original. Commandons au premier notre
Huissier, ou Sergent de faire pour l'exécution
d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans
demander autre permission, & nonobstant cla-
meur de Haro, Chartre Normande, & Let-
tres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir.
DONNE' à Paris ce huitième jour du mois de
May l'an de grace mil sept cens vingt-sept,
& de notre Regne le douzième. Par le Roy
en son Conseil. Signé, SAMSON.

*Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale
des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 642. fol.
516. conformément aux anciens Réglemens confirmés
par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le neuf
May mil sept cens vingt-sept.*

 BRUNET, Syndic.